

ditions. — « Vigoureux et solide, éprouvé et de grand cœur... généreux, vaillant, hautain et toutefois affable et bienveillant<sup>1</sup>... Pour lui, qu'il ne garde qu'un vêtement, son cheval, ses armes... à des choses comme fils et fille, qu'il ne pense, ni à champs, ni à eaux vives, ni à jardins... Vois, quand un lion conduit des chevaux, tous ces chevaux deviennent des lions; mais si un cheval conduit des lions, chaque lion devient pareil à un cheval... Pour entretenir des troupes, il faut partager des richesses; pour avoir des richesses, il faut que le peuple soit riche; la richesse du peuple, les bonnes lois la procurent... Ce n'est pas la multitude des soldats, c'est leur choix qui donne la victoire... L'homme qui tombe au combat, emporte-le avec honneur; et s'il a des enfants, donne-leur un salaire. » Au xi<sup>e</sup> siècle, chez ces Oïgour, la vieille conception du Roi obligé à nourrir son peuple, si nettement exprimée dans l'inscription du Keul Tékiné, reste encore la base du droit turc.

Après les mandarins civils et militaires, et les soudards, Entendement range le *Kara Am Tutun*, le commun du peuple : « Parle-lui avec bienveillance, mais ne te laisse pas aller à la familiarité... Tout son soin est pour son ventre, tous ses vices pour sa gueule; rassasié, sa langue est paisible; affamé, il se dresse raidement contre les begs.... Donne-lui à manger et à boire! »

Dans ce peuple du commun, irrévérence extraordinaire, quasiment impie pour un musulman, Yousouf comprend les Seïdes, descendants du Prophète; il est vrai qu'il les met en tête; viennent après les laboureurs, puis les marchands, puis les médecins et leurs concurrents, les guérisseurs par les charmes :

« Le médecin n'approuve pas les paroles du guérisseur ; le

1. *Koudathou Bilik*, p. 112 et suiv.

guérisseur tourne visage au médecin<sup>1</sup>. » Les surveillants passent à leur tour, gens qui gardent les troupeaux de toutes bêtes. « C'est peuple sot et ignorant »; mais ils procurent « kymyz et lait, laine et graisse, caillé et fromage, nourriture et vêtements, aussi bien que bourre à filer cordes; gens utiles sont leur bande; traite-les bien tous, il faut me croire. » Après les bergers viennent les artisans : « De ce monde, l'action provient d'eux; combien de travaux bien ordonnés font ils!.... Fais toi aimer d'eux; avec eux vis en paix! » A la fin viennent les pauvres, auxquels le prince doit la charité : « Ami, ils te béniront! » La société turque oïgoure est déjà suffisamment organisée, au xi<sup>e</sup> siècle, pour tenir compte de la misère; au fond, l'Islamisme l'a très peu modifiée, et sauf qu'elle est mieux outillée, mieux fournie de travailleurs, installée en bonne terre et fixée au sol, elle ressemble à la société que nous montrent les vieux chroniqueurs chinois et les inscriptions du viii<sup>e</sup> siècle. La femme y a gardé son rang : « Ne recherche pas beau visage; recherche bonnes actions... Si elle (la femme) agit en droiture, assez de beauté elle aura; la beauté des femmes, c'est le sage qui la reconnaît<sup>2</sup>. » Un Turc Seldjoukide, conseillé par l'Ordonnateur de l'Empire, n'entendrait plus rien à ces maximes sur le mariage, débitées chez ses cousins d'extrême Orient. Il est vrai que Yousouf devient plus sévère, lorsque, parlant de l'éducation qu'on doit aux garçons et aux filles, il prêche contre la malice des femmes : « Ne garde pas une fille à la maison (c'est-à-dire établis-la, marie-la), tu vivrais dans le trouble, sans être malade, tu mourrais de repentir... Ne laisse pas la femme se divertir hors de la maison; si elle sort, elle perdra le chemin de l'honnêteté... La noblesse de la femme est son renom, veille sur son renom... Combien de milliers de vail-

1. *Koudathou Bilik*, p. 137.

2. *Ibid.*, p. 143, 145.

lants braves, à cause des femmes ont été déracinés!... Combien de milliers de gens hauts et fameux, les femmes ont-elles conduits tout vivants sous terre <sup>1</sup>! » Si la femme n'avait pas son rang marqué à la bonne place, et le verbe haut dans la société turque, Yousouf s'échaufferait moins à sermonner contre elle.

On peut voir, en comparant les extraits du *Siasset Nameh* avec ceux du *Koudatkou Bilik*, qu'au xi<sup>e</sup> siècle, les peuples turcs convertis à l'Islamisme ont formé deux sociétés distinctes : l'une, à l'Orient, dans le Turkestan, dans la Pentapole et dans l'Hexapole, sous l'influence directe de la Chine, a conservé, en grande partie, la veille organisation des Tou-Kioue païens, et le sentiment national intact, vivace autant qu'aux vi<sup>e</sup>, vii<sup>e</sup> et viii<sup>e</sup> siècles; l'autre, à l'Occident, s'est profondément altérée, a été imprégnée par l'esprit de l'Islam, amalgamé de vieille civilisation iranienne, et de compromissions gréco-romaines.

Entre le monde turc iranien et le monde chinois vivent les Turcs autonomes, païens, bouddhistes, chrétiens, les uns pourvus en Chine, les autres en Transoxiane, et le reste, la grande masse, organisée en associations politiques d'une extrême instabilité, à chaque instant formées et défaites par les hasards de guerres incessantes.

A l'Occident, la fortune des Seldjoukides déclina en Transoxiane, à mesure que leur empire s'étendait davantage vers l'Ouest. Il fallait contenter son monde militaire pour le contenir; « Grand Lion », fils du « Pourfendeur », le savait fort bien; il aimait trop la gloire, le fracas, les armes, pour refuser à sa chevalerie le plaisir d'une croisade. L'empereur grec, Romain Diogène, lui fournit l'occasion de contenter ses reîtres, et de se poser en avoué du Khalife, en protecteur de l'Islam. Pour la première fois, en bataille rangée, aventuriers

1. *Koudatkou Bilik*, p. 446, 447.

normands et francs au service de Byzance et soudards turcs se rencontrèrent. Les vieilles bandes des Marches chinoises et iraniennes enlevèrent l'affaire rondement; l'armée byzantine fut sabrée, l'empereur prisonnier. Dans sa joie, le « Grand Lion » vainqueur fit mille politesses à l'empereur de Rome, pour lui prouver qu'il n'était pas un condottiere vulgaire; mais avec sa méfiance de finesse demi-chinoise et ses rêveries de chevalier errant, il voulut des garanties, il sous-entendit des droits. Comme ses ancêtres hioung nou demandaient en mariage des infantes chinoises, le Turc islamisé exigea pour son fils, Melik Chah, une princesse romaine. Le mariage conclu, suivant le vieux droit des Tou-Kioue, la famille du mâle prenait rang d'hoirie sur terres nobles de la femme.

De ce jour, les Turcs n'oublièrent plus la mainmise que le mariage de la fille de Romain Diogène avec le fils de leur capitaine général et empereur « Grand Lion » leur transmettait sur l'empire de Rome. Pour compléter par mariage, d'après le système turc, le douaire et les apanages de son fils, Alp-Arslan le conduisit de Roum à Samarkande, où il lui fit épouser, comme seconde femme, la fille du Khakan — au moyen âge italien, on aurait dit : du tyran — turc, un Kankli qui s'y était installé, s'arrogeant titres, et créant lignée. Toujours à cheval, pour maintenir cet empire bâti à l'aventure, en 1065, « Grand Lion » châtie ses vassaux du Kharezme; en 1072, il bataille contre ceux de Bokhara. Au bord de l'Oxus, une bicoque l'arrêta; un certain Yousouf de Kharezme la défendait. La bicoque prise, Yousouf, amené devant son vainqueur, veut se venger, se rue sur lui, le couteau à la main; en brave fils de reître, Alp-Arslan commande à ses gens de lui laisser franc jeu, dit qu'il s'en charge tout seul; la main lui fait défaut; il arrive en retard à la parade, et Yousouf le poignarde.

Sous Melik Chah, l'empire des Seldjoukides est à son apogée. Douze fois le grand Seldjoukide parcourut son empire, depuis le Yemen jusqu'à l'Oxus. Gendre de l'empereur romain et du khakan de Samarkande, il daigna être le beau-père du khalife de Bagdad. Il donna en fiefs et apanages l'Asie Mineure et les Marches de Roum à Suleïman, la Syrie à son frère Tutuch, l'adversaire des croisés, le Kharezm à Nouchtékiné Gartcha, Alep à Ak Songar <sup>1</sup>, Mosoul à Tchikermich, Damas à Koboulmich, la Perse, à Khomar Tékiné à son fils Sandjar, il confia, de son vivant, la Transoxiane, déjà aux trois quarts turque, et le Khorassan. Son tombeau est encore vénéré à Bokhara. A sa mort (1087), Arslan Khan de Samarkande lui succéda, puis, à la mort d'Arslan Khan (1107), par double droit, Sandjar, fils de Melik Chah et gendre d'Arslan. Pas un apanagé de son père, pas un fief de son beau-père ne voulut reconnaître Sandjar. Chacun de ces princes tures, maître de son armée, se maintenait dans ses terres, ne voulait plus de suzerain. Courant de l'un à l'autre, il essayait de les rallier autour de la bannière seldjoukide; quand ces musulmans comprirent, se groupèrent, s'arrachèrent à leur égoïsme de fils de condottieri parvenus, ayant fait souche de princes, il était trop tard. Par le Pé-Lou, par le Nan-Lou, à l'est, par les steppes et par le Kharezm au nord, les Turcs arrivaient maintenant en masse, en corps de nation, et réclamaient, par droit d'aïnesse, leur part à leurs cadets pourvus avant eux, islamisés, iranisés, ne tenant aucun droit du seul souverain légitime, dans les idées des vieux Turcs issus du Loup Gris et sortis de l'Erkené Koun, à savoir du *Bogdo Khan*, « du Saint Empereur », de l'empereur de Chine.

En 1004, la même année où le grand Gaznévide était parti

1. En ture, « le faucon blanc ». Tous ces noms sont tures.

pour sa croisade dans l'Inde, les Turcs Kara-Khitai du Liao devenaient les maîtres en Chine. Cette nation des Khitai demeurait dans le Sud du pays actuellement nommé Mandchourie; mais beaucoup de ses émigrants, pour des raisons qui nous sont inconnues, avaient dû, au lieu de s'établir en Chine, se jeter dans la lande, au nord-ouest, et se faire Kazaks, avant le xi<sup>e</sup> siècle; lorsqu'au xii<sup>e</sup>, le dernier empereur kara-khitai de la Chine du Nord se fit Kazak à son tour, arrivant dans l'Ouest, sur l'Imil, les gens du pays, qui étaient des Kirghiz, le reconnurent au cri de guerre et de ralliement : *Oulou Ta, Oulou Ta!* « Grand Mont, Grand Mont! » De nombreux clans kirghiz et euzbeg portent, de nos jours, le nom de Khitai. Le clan qui avait l'hégémonie, parmi les Khitai au x<sup>e</sup> siècle, se distinguait par l'épithète de *Kara*, « Noir », et le patronymique de ses chefs héréditaires était, d'après l'orthographe chinoise, *Ye-Lou* <sup>1</sup>.

Dans les troubles qui précédèrent la chute des Thang, cette famille de Ye-Lou avait rendu des services aux partis chinois, s'attachant particulièrement à ceux du Nord. Leurs bandes, mal payées, s'étaient contentées du médiocre fief qui entourait la ville murée de *Yen*; quand les Ye-Lou prirent officiellement le protectorat du Pé-tché-Li, Yen devint leur capitale : les Chinois l'appelèrent *Pé-King*, « capitale du Nord <sup>2</sup> ». Le pays avait besoin de sécurité; sans grandes luttes, il accepta ces protecteurs, qui n'étaient ni trop arrogants, ni trop exigeants; au commencement du xi<sup>e</sup> siècle, la famille de Ye-Lou, de la nation de Kara-Khitai, gouvernait la Chine jusqu'au Fleuve-Bleu; ces Ye-Lou, parmi tous les Turcs, sont les seuls qui ont mérité l'honneur d'être regrettés par les Chinois. Au sud du Fleuve-Bleu, la famille nationale

1. C'est probablement le vieux nom ture *Iolloug*. Le fils du Bilgué Khan, dans l'inscription de Keul Tékiné, s'appelle *Iolloug Tékiné*.

2. Bretschneider, *Recherches archéologiques et historiques sur Pékin*.

des Song avait, tant bien que mal, refait l'unité dans une moitié de l'empire.

Les Turcs du Liao n'avaient pas eu l'audace de substituer leurs princes héréditaires à une famille chinoise. Ils maintenaient, à Pé-King, la capitale du Nord, un fantôme de Saint Empereur, comme leurs congénères Seldjoukides, à la même époque, maintenaient à Bagdad une apparence de Khalife. De 1101 à 1125, l'empereur fictif de la Chine (du Nord) s'appelait Tien-Tso; l'empereur réel, le Turc Khitai, s'appelait Ye-Lou-Ta-Chi; ce Turc était d'ailleurs, comme les Occidentaux de sa race, protecteur des lettres, lettré lui-même : les annales chinoises racontent qu'en 1115, il passa l'examen du doctorat <sup>1</sup>, fut reçu de l'Académie de *Han-Lin*, et fonda celle de *Lin-Ya*. Cet académicien chinois était si bien resté Turc qu'après avoir changé trois empereurs, lorsque les Tounkouzes Niu-Tchi <sup>2</sup>, les prédécesseurs de nos Mandchous actuels, forcèrent les barrières de l'empire, s'emparèrent de Pé-King, et fondèrent la dynastie des *Kin* <sup>3</sup>, qui signifie « d'Or », le « grand docteur », sans s'émouvoir autrement, commença par tordre le cou aux ministres chinois qui formaient son cabinet civil, puis, montant à cheval avec les gens de sa maison militaire, prit le chemin de la lande, sans phrases, et alla se faire Kazak au grand refuge, au nord-ouest, sur la steppe des Kirghiz (1120). En Pé-Lou, le fugitif fut accueilli avec enthousiasme. Dans une assemblée géné-

1. *Taichi*, *Taidji*, à la turque, formé du chinois, — « grand docteur ».

2. Sous leurs noms différents alors, Djou-Tchi, Tchortcha. « Cela ne veut pas précisément dire que les Mandchous sont issus des Niu-Tchi. En effet, ces premiers dominateurs de la Chine septentrionale formaient un agrégat de tribus congénères, et non une seule et même tribu largement développée. La race qui règne aujourd'hui dans l'empire chinois peut très bien descendre, non de celle qui portait spécialement le nom de Niu-Tchi et avait soumis toutes les autres, mais de l'une des tribus de même origine, absorbée dans la Confédération niu-tchie. » (De Harlez, *Niu-Tchi et Mandchous*, p. 4.)

3. Nom chinois, en mongol « Altun Khan ».

rale, il réunit les chefs de sept cités (Turcs sédentaires) et de dix-huit tribus (Turcs nomades).

Je reproduis textuellement, d'après les annales chinoises <sup>1</sup>, le discours qu'il prononça devant l'assemblée; il est capital : « Mes ancêtres avaient fondé un vaste empire, et ont dû faire face à de rudes épreuves. Neuf empereurs y ont régné, à la suite, pendant deux cents ans. A présent, les Kin, sujets de notre dynastie, massacrent nos peuples, détruisent nos cités. Notre empereur *Tien-Tso* <sup>2</sup> a été contraint de fuir honteusement, d'abandonner l'empire à l'anarchie. Maintenant,... confiant en la justice de ma cause, je viens demander votre assistance pour l'extermination de l'ennemi commun, et le rétablissement de notre empire... Je ne doute pas que vous ne défendiez notre empereur et père, ni que vous restiez indifférents aux malheurs de notre peuple. » L'annaliste chinois ajoute : « L'assemblée leva une armée de plus de dix mille cavaliers, et Ta-Shi les pourvut et munit de bonnes armes. »

Le discours de l'aventurier turc, académicien chinois, contient en germe tout le programme du futur *Tchinghiz Khan*. Pour la première fois, dans ce pays des Marches, la nationalité turque est nettement proclamée, sa solidarité avec l'empire chinois franchement affirmée, ses droits, envers et contre tous, hautement revendiqués. Depuis tant d'années, les Turcs se battent, pour protéger le grand peuple travailleur, l'immense ruche chinoise, contre ses ennemis du dehors; depuis tant d'années, ils veillent pour y maintenir l'ordre contre les ennemis intérieurs, contre la révolte, l'anarchie. Tous les Turcs sont solidaires, et la Chine est

1. *Liao Shi*, chap. xxx. Dans Bretschneider, *Notices of the medieval Geography and history of central Asia*, p. 24.

2. Le Turc parle des empereurs chinois comme d'ancêtres réels, suivant son droit coutumier d'adoption à rebours.

leur mère nourricière. Les Mongols n'ont jamais demandé autre chose, quand le petit neveu de Ye-Lou-Ta-Chi, chancelier du Tchinghiz Khan, codifiait le droit coutumier turco-mongol, et disait à son maître : « L'Empire a été fondé à cheval, mais on ne peut pas le gouverner à cheval <sup>1</sup>. » Il se trouva que Ye-Lou, l'académicien et le politique, était aussi brave, le sabre au poing, que disert le pinceau entre les doigts. Ce Turc chinois fut le premier capitaine de son temps. Il est vrai qu'il savait au juste ce qu'il voulait; les masses turques le comprirent. Ce n'était plus par bandes qu'il fallait s'établir en pays iranien, mais en corps de nation. A l'ouest comme à l'est, le pays devait être aux Turcs; ils l'avaient assez défendu; ils y avaient assez peiné. La terre était à eux, aussi loin qu'ils trouveraient un homme parlant turc, et quiconque leur résistait ne pouvait être qu'un rebelle ou un déserteur. Rébellion, désertion — peine de mort en droit turc. En un tour de main, ralliant les uns, brisant les autres, les Kara-Khitai furent maîtres du Pé-Lou, du Nan-Lou et de son hexapole, où les Oïgour bouddhistes, chrétiens et païens, les accueillirent sans façon. Les musulmans n'osaient pas faire grise mine à ces conquérants qui parlaient leur langue, qui invoquaient leur parentage; au fond du cœur, et tout bas, pour ne pas se compromettre en religion, ils les préféraient à leurs coreligionnaires Tadjiks iraniens et Turcs iranisés de Transoxiane. Dans cette fortune subite des Kara-Khitai, la position du dernier Seldjoukide d'Asie centrale, du noble et infortuné sultan Sandjar, devenait désespérée. Turc aux yeux des Iraniens, et Persan aux yeux de tous ces Turcs du Nord et de l'Est, Kankli, Oïgour, Kara-Khitai, Karluk, Kalatch — sans compter les Chinois,

1. Le parent du grand chancelier, premier ministre de Gengiskhan, Ye-Lou tchou t'sai, a écrit une description archéologique des États mongols. Cette famille turque des Ye-Lou était douée, en tous travaux.

— qui haïssaient tout ce qui avait une goutte de sang persan dans les veines, qui revendiquaient désormais la Transoxiane et ses marches comme un domaine national, qui repoussaient toute autre suzeraineté que celle de la Chine, toute autre solidarité qu'avec les Chinois, que pouvait faire le malheureux sultan Sandjar, l'homme du khalife? Nos croisés ne se doutaient guère de la peur qu'inspirait aux marquis de la maison de Bougou Saldjik, aux petits sultans seldjoukides qu'ils prenaient pour des potentats, la terrible masse turque indigène que ces émigrés sentaient approcher derrière eux. Atabeks du sud, sultans de Roum à l'ouest, tremblaient à chaque mouvement dans l'Asie centrale, ne craignaient rien que le mécontentement de Melikchah, ou la colère de Sandjar. En 1141, l'infortuné sultan, le dernier des Seldjoukides en vraie terre turque, perdit sa dernière bataille contre le khan des Kara-Khitai, qui avait pris le titre de *Kour Khan* <sup>1</sup>. A la même époque, un descendant du vassal auquel les premiers Seldjoukides avaient donné le Kharezm en fief, un vrai Turc Kankli (il s'appelait en franc turc *Atsiz*, « sans nom »), prenait le titre de Sultan dans le nord-ouest. Les Kara-Khitai et leurs vassaux les Oïgour, les Turcs chinoisés, à l'est, les Kankli et les Kalatch, les Turcs iranisés, à l'ouest, se partageaient l'Asie, depuis la Chine jusqu'à Roum. L'Iranien ne comptait plus pour rien; il était devenu masse anonyme, *Tadjik*, taillable et corvéable à merci, *Sarte* « manant », ou *Togmak*, « indigène », comme l'appelaient les Turcs. Les affaires de Transoxiane, d'Iran, et naturellement du Caucase et du pays kiptchak, étaient désormais affaires purement turques, puisque les Kara-Khitai du Liao, les gens venus de Pé-King, se posaient en héritiers des

1. Le sens du mot est ambigu. *Kour-am-ak* signifie « entourer, garder, protéger »; *Kour-ène*, « enceinte, garde ». Je ne risque aucune interprétation.

Han et des Thang, en champions officiels de la Chine dans l'ouest. L'Asie devait appartenir, évidemment, au premier Turc qui aurait l'audace de se faire reconnaître, par toutes les nations, pour le véritable et authentique *Ili Khan*, « Illustre Empereur » — pour l'Empereur légitime de la Chine.

### LIVRE III

#### LES MONGOLS

Pendant que les Turcs chinoisés, Kara-Khitai et Oïgour, se partageaient l'Asie avec les Turcs iranisés, Kankli et Kalatch, les Niu-Tchi s'affermirent en Chine. C'étaient les gens qui habitaient entre le fleuve Amour et son affluent le Songari à l'ouest, la mer à l'est, la Corée et les Marches du Liao vers le sud. *Niu-Tchi* est le nom chinois que les Turcs et les Mongols reproduisent par *Djoutchi*, *Djourdji*, *Tchortcha*. Les Niu-Tchi appelaient leur nation, suivant leurs dialectes, *Aïsin*, *Aïjin*, « d'or » ou « dorée »; les Chinois traduisirent ce titre par *Kin*, les Mongols et les Turcs par *Altun*, qui signifie la même chose, lorsque les Niu-Tchi nommèrent leur empire en Chine : *Aïsin Gouroun*, « l'enceinte dorée »<sup>1</sup>. En 1120, le roi des Tchortcha força les défilés qui conduisent en Pé-tché-li, et s'empara de la capitale des Liao qui s'appelait alors Yen et qui s'appelle aujourd'hui Pékin; en 1153, son successeur y établit sa cour dorée

1. Nom repris plus tard par la dynastie mongole du Decht-i-Kiptchak et de Russie; nous en avons fait « la Horde d'or ». Il faut prendre « enceinte » dans le sens de « palais, quartier impérial ».